

Boire au féminin : pour en finir avec une double peine

Nous souhaitons, par cet article dénoncer, à
partir de nos expériences respectives, la
vision masculino-centrée des usages d'al-
cool et ses effets sur les femmes qui la subissent¹.

La question des usages de l'alcool offre le parfait
exemple des champs au sein desquels le sexisme le
plus dévastateur est aujourd'hui la norme. Celui-ci agit
aussi bien sur les pratiques de consommations que sur
les représentations et discours, mais également sur
l'offre de soin destinée aux personnes en souffrances
avec leurs usages.

L'alcool et ses usages sont d'abord des attributs mas-
culins, des symboles de virilité. De la production à la
consommation, en passant par les récits prônant sa
gloire ou les discours pour en dénoncer les abus, tout
est affaire d'hommes². Au 19^e siècle, alors qu'émerge un
discours de santé publique moraliste et hygiéniste, ce
qui caractérise avant tout la liaison entre le féminin et
l'alcool est la vision victimaire de la femme passive qui
souffre sous le joug de son mari alcoolisé. Il est donc
moins question d'un boire féminin que d'une exposition
féminine aux méfaits de l'alcoolisation de l'homme. En
somme, c'est le rapport à la consommation des hommes
qui relie les femmes à l'alcool. De nos jours, cette vision
continue d'imprégner le regard social.

Si une femme sort d'un usage assigné (« être pom-
pette » mais pas plus), l'ordre y verra un déni de
féminité (« boire comme un homme ») ou une féminité
problématique qui viendrait contester la norme (le fait
d'être soumise), notamment en affichant une ivresse en
public. Cette dernière suscite, chez les hommes, de la
gêne, voire du dégoût, à la vue d'une femme déviante.
Alors, les femmes sont responsables de ce qui leur
arrive et l'alcoolisation apparente renforce chez
l'homme la certitude que leur consentement n'est pas
nécessaire : « *Ce n'est pas la place d'une femme les
bars. Après, il ne faut pas qu'elle s'étonne...* » La stig-
matisation vient aussi de la famille et des proches :
« *Mais qu'est-ce qu'on va penser de toi ?* » ; « *Et si
les gens de ton boulot te voient ?* » ; « *Tu te rends
compte l'image que tu renvoies à tes enfants ? Si tu
ne te soignes pas pour toi, fais-le pour eux ! Tu veux
qu'on te les enlève ?* » Ainsi, les femmes sont soumises
aux regards et aux jugements extérieurs. Elles sont
contraintes de rester belles, dignes, fortes et n'ont pas
le droit de se laisser aller à de l'alcoolisation appa-
rente, privilège de l'autre genre.

Cacher à tout prix pour ne pas disparaître

En conséquence, ces femmes cachent leurs consom-
mations, plus que les hommes. Parfois, en arrivant aux
cafés ou à une soirée, elles auront pris de l'avance pour
ne pas se faire repérer, au risque d'une ivresse plus
rapide, plus forte et donc plus visible. D'autres fois,
elles veilleront à faire leurs achats de boissons dans
plusieurs commerces plutôt que dans un seul, pour
échapper à un repérage assasin, elles récupéreront
dans chaque lieu une petite quantité. Beaucoup ne
boivent jamais en public ni en famille, elles sont tou-
jours seules.

Se cacher, faire semblant, masquer tout signe exté-
rieur d'alcoolisation au prix d'une énergie folle... Dans
le cas contraire, les jugements envers les femmes sont
fatals et définitifs. Elles sont mises dans la case de
« *la femme alcoolique* », forcément « *pitoyable* ».

« *Dans mon expérience, s'ajoute à cela un conjoint
- lui-même consommateur d'alcool assidu - qui m'ex-
plique que lui il gère, qu'il va travailler, qu'il a besoin
de décompresser, alors que moi je n'ai aucune dignité
comme femme et comme mère. Quand, au bar, on me
demande à plusieurs reprises si je suis sûre de vouloir
un autre verre, quand l'entourage me dit au début gen-
timent puis impérativement d'arrêter de me servir, je
n'ai pu que me cacher pour ne plus me justifier ou me
défendre sans cesse.* »

L'isolement est ici la solution qui préserve de la vio-
lence du stigmat. Alors ces femmes ne consulteront
pas – ou alors le plus tard possible – pour ne pas être
confondues, mais souvent elles seront finalement tra-
hies par une faille, une faiblesse, un incident ou un
examen révélant une pathologie imputable à l'alcool.

Le recours au soin : parcours de combattantes

Cette invisibilisation contrainte conditionne le
recours à la demande d'aide et de soin. Les soignants y
contribuent, hélas, souvent. Ainsi, dans les structures
de soin spécialisées dans la prise en charge des per-
sonnes consommatrices « d'alcool³ », au sein desquelles
ce public représente entre 20 et 25 % des personnes
accueillies⁴, les femmes ont souvent bien du mal à
trouver une place. Il est d'abord question, dans les
discours des professionnels, de la femme conjointe,
mère, parente ou proche. Cette invisibilisation de la
femme consommatrice et patiente se trouve d'ailleurs
illustrée par le fait que la plupart (et parfois la tota-
lité) des supports d'information sur l'alcool que l'on
trouve dans ces centres mettent en scène des hommes,
hormis pour évoquer les dangers de l'alcool pendant
la grossesse.

S'il existe bien sûr des intervenants qui intègrent la
spécificité du boire féminin et qui veillent à contrer
les effets de la domination/discrimination ici décrite,
l'offre de soin reste largement masculino-centrée.

¹ Les propos de cet
article sont illustrés
par différents
témoignages dont
l'autrice a eu écho, qui
lui ont été formulés
comme tel ou confiés
par son entourage, par
des professionnels ou
même des inconnus.
Ils jalonnent le texte,
et sont rapportés tels
quels.

² Par exemple, les
textes pro et anti-
alcool, les publicités,
les œuvres artistiques...
Tout relie l'alcool à la
figure masculine.

³ Centres de soin,
d'accompagnement
et de prévention en
addictologie (Csapa),
services de sevrage...

⁴ OFDT (2021). Les
personnes accueillies
dans les Csapa :
situation en 2019
et évolution sur la
période 2015-2019.
Tendances, 146.



Sachant que le recours aux soins est déjà un parcours complexe et courageux qui impose de visibiliser une pratique que tout vous pousse à cacher, il est violent de subir des réflexions et des injonctions induites par son genre.

« Les propos entendus au cours de mon parcours de soin traitent ainsi souvent d'une beauté à préserver : "Mais c'est très simple en fait, belle comme vous êtes, arrêtez de boire !" ; "Vous allez vous enlaidir et avoir des rides avant l'heure" ; "C'est moche une femme qui boit, ça fait négligé." »

Quand ce ne sont pas des mots, ce sont des attitudes, des non-dits, des détails, mais aussi des comparaisons avec l'ordinaire des patients masculins que les femmes subissent : des entretiens plus brefs, une tonalité plus grave, plus de références culpabilisantes aux enfants, à la famille... Des mots, des gestes, des regards bles-

sants, poussant ces femmes à renoncer à des soins pourtant nécessaires. Même sans renoncement, elles gardent cette peur du jugement qui les empêche d'être en confiance à l'égard des soignants, en ayant

constamment ce sentiment présent : si vous êtes une femme qui boit, vous êtes toujours un peu coupable. Depuis le premier regard qui se pose sur les femmes qui sont en train de boire jusqu'à celui du professionnel qui reçoit leur souffrance et leur détresse, elles doivent se battre pour

être entendues, reconnues, et cesser d'être assignées au bon usage. Il revient aussi aux soignants de combattre ces assignations, aussi mortelles que les effets de l'alcool lui-même, sous peine de n'être que les complices tacites d'une norme qui, comme d'autres, perpétue la domination masculine.

L'ALCOOL ET SES USAGES SONT D'ABORD DES ATTRIBUTS MASCULINS, DES SYMBOLES DE VIRILITÉ. DE LA PRODUCTION À LA CONSOMMATION, EN PASSANT PAR LES RÉCITS PRÔNANT SA GLOIRE OU LES DISCOURS POUR EN DÉNONCER LES ABUS, TOUT EST AFFAIRE D'HOMMES